

## UNE DIVINE COMTESSE À VENISE

# 1746

Jacques Casanova

**Extraits des Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt publiés en 1880.**

J'ai été toute ma vie la victime de mes sens ; je me suis plu à m'égarer, j'ai continuellement vécu dans l'erreur, n'ayant d'autre consolation que celle de savoir que j'y étais. Ainsi j'espère, cher lecteur, que, bien loin de trouver dans mon histoire une impudente vantardise, vous n'y trouverez que le ton d'une confession générale. Ne comptez toutefois pas y trouver un pénitent ou quelqu'un qui rougit d'avouer ses fredaines. Ce sont des folies de jeunesse, et vous verrez que j'en ris. Et, si vous êtes bon, vous en rirez avec moi.

À l'âge de soixante-douze ans en 1797, lorsque je puis dire « j'ai vécu », bien que je vive encore, il me serait difficile de me créer un amusement plus agréable que celui de m'entretenir de mes propres aventures. En me rappelant les plaisirs que j'ai eus, je les renouvelle, j'en jouis une seconde fois, et je ris des peines que j'ai endurées et que je ne sens plus.

---

En historien fidèle, je dois à mes lecteurs la relation d'un événement dont dépendirent l'honneur et le bonheur d'une des plus aimables femmes de l'Italie, et qui aurait été malheureuse si je n'avais pas été un franc évaporé.

Au commencement du mois d'octobre de 1746, les théâtres étaient ouverts et je me promenais masqué, quand j'aperçus une figure de femme enveloppée dans le capuchon de son mantelet, sortant du coche de la ville de Ferrare qui venait d'arriver. La voyant seule, observant sa démarche incertaine, je me sens poussé vers elle comme par une puissance occulte. Je m'approche et je lui offre mes services, si elle est dans le cas d'en avoir besoin.

Elle me répond d'une voix timide qu'elle aurait besoin de quelques renseignements.

« Nous ne sommes pas en lieu convenable, lui dis-je, mais daignez me suivre dans une boutique où vous pourrez me parler en liberté. »

Elle hésite, j'insiste, elle cède. Le magasin n'était pas à vingt pas de là ; nous y entrons et nous voilà assis tête-à-tête. Je me démasque et la politesse l'oblige à ôter son capuchon. Une énorme coiffe de mousseline lui cache la moitié du visage ; mais ses yeux, son nez et sa jolie bouche me suffirent pour discerner sur ses traits la beauté, la noblesse, la douleur, et cette candeur de la vertu qui donne un charme indéfinissable à la jeunesse. Il est inutile de dire que cette lettre de recommandation lui captiva de suite tout l'intérêt dont j'étais susceptible. Après avoir essuyé quelques larmes qui se faisaient jour comme à son insu, elle me dit qu'elle était fille de condition, qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle, seule, à la garde de Dieu, pour rejoindre un Vénitien qui, ayant su la séduire, l'avait trompée en la rendant malheureuse pour le reste de ses jours.

« Vous avez donc quelque espérance de le rappeler au devoir, et j'imagine qu'il vous a promis sa main ?

— Il m'a donné sa foi par écrit. La seule grâce que je vous demande, c'est de me conduire chez lui, de m'y laisser et d'être discret.

— Comptez, madame, sur les sentiments d'un homme d'honneur. Je le suis ; fiez-vous à moi, car je m'intéresse déjà à tout ce qui vous regarde. Dites-moi son nom.

— Hélas ! monsieur, je me livre à ma destinée. »

En disant ces mots, elle tire de son sein un papier qu'elle

me remet. Je reconnais l'écriture de Zanetto Steffani. C'était une promesse de mariage par laquelle il donnait sa parole d'épouser à Venise, dans la huitaine, la jeune comtesse A. S. Après avoir lu le papier, je le lui rends en lui disant que je connaissais parfaitement celui qui l'avait écrit, qu'il était attaché à la chancellerie, grand libertin, chargé de dettes ; mais qu'il serait riche à la mort de sa mère.

— Daignez, de grâce, me conduire chez lui.

— Je ferai, mademoiselle, tout ce que vous m'ordonnerez ; mais ayez pleine confiance en moi, et daignez m'écouter. Je vous conseille de ne pas aller chez lui. Il vous a déjà fait un grand outrage, et en supposant que vous le trouviez chez lui, il est très possible qu'il s'abaisse jusqu'à vous mal recevoir ; s'il n'y est pas, il est probable que vous serez mal reçue par sa mère, si vous vous faites connaître. Fiez-vous à moi, et croyez que Dieu m'a fait trouver sur votre passage pour vous servir de refuge. Je vous promets que demain au plus tard vous saurez si Steffani est à Venise, ce qu'il pense faire de vous et ce qu'on pourra l'obliger à faire. Avant cela, mon avis est que ce jeune homme ignore que vous êtes à Venise.

— Grand Dieu ! où irai-je cette nuit ?

— Dans une maison respectable.

— Chez vous, si vous êtes marié.

— Je suis garçon.

Je connaissais une honnête veuve qui demeurait dans une impasse et qui avait deux chambres garnies. Je la persuade de s'abandonner à ma conduite. Nous montons dans une gondole et nous partons. Chemin faisant, elle me dit qu'il y avait un mois que Steffani s'était arrêté dans son endroit pour faire réparer sa voiture, et que le même jour il avait fait sa connaissance dans une maison où elle était allée avec sa mère pour complimenter une nouvelle mariée.

« J'eus le malheur, dit-elle, de lui inspirer de l'amour, et il ne pensa plus à partir. Il resta un mois à C., ne sortant jamais que le soir : il passait toutes les nuits sous mes fenêtres à s'entretenir avec moi. Il me jura mille fois qu'il m'adorait, que ses intentions étaient pures. Je lui disais de se faire

connaître à mes parents, de me demander en mariage ; mais il alléguait des raisons bonnes ou mauvaises, m'assurant qu'il ne pourrait être heureux qu'autant que je lui montrerais une confiance entière. Je devais me décider à partir avec lui à l'insu de tout le monde, m'assurant que mon honneur n'en souffrirait pas, puisque trois jours après mon évasion toute la ville saurait que j'étais sa femme, et il me promettait de me reconduire publiquement comme telle. Hélas ! monsieur, que vous dirai-je ? L'amour m'aveugla ; je tombai dans le précipice : je le crus ; je consentis à tout. Il me remit l'écrit que vous avez lu, et la nuit suivante je lui permis de pénétrer dans ma chambre par la fenêtre d'où je lui parlais. Je consentis à un crime qui devait être effacé dans trois jours, et il me quitta en me jurant que la nuit suivante il viendrait sous la même fenêtre me recevoir dans ses bras. Est-il vraisemblable que j'en doutasse après l'énorme faute que je venais de faire ? Je fis ma valise, et la nuit suivante je l'attendis, mais en vain. Quelle nuit cruelle ! Le lendemain, j'appris que le monstre était parti avec son domestique une heure après avoir consommé ma honte. Figurez-vous mon désespoir. Je pris le parti qu'il me suggéra et qui ne pouvait être que mauvais. Une heure avant minuit je quittai seule le toit paternel, achevant ainsi de me déshonorer, mais déterminée à mourir, si l'homme cruel qui m'avait ravi ce que j'avais de plus cher, et que l'instinct m'a fait espérer de trouver ici, ne me restitue un bien que lui seul peut me rendre.

J'ai marché à pied toute la nuit et presque tout le jour suivant, sans prendre aucune nourriture jusqu'avant de rentrer dans le coche qui m'a transportée ici en vingt-quatre heures. Il y avait dans la barque cinq hommes et deux femmes, mais personne n'a vu ma figure ni entendu le son de ma voix. Je me suis constamment tenue assise, la tête baissée et à demi assoupie, tenant toujours entre mes mains ce livre de prières. On m'a laissée tranquille ; personne ne m'a adressé la parole, et j'en ai remercié Dieu. Descendue à peine sur le quai, vous ne m'avez pas laissé le temps de penser comment je pourrais me diriger vers la maison de mon perfide séducteur ; mais vous pouvez vous figurer l'impression qu'a dû

faire sur moi l'apparition d'un homme masqué, qui de prime abord, comme si la Providence l'eût placé là à dessein, vient m'offrir ses services : il m'a semblé que vous devinez ma détresse, et loin d'éprouver aucune répugnance, je me suis sentie portée à répondre à vos offres en me confiant à vous, malgré la maxime de la prudence qui aurait dû me rendre sourde à votre langage et à l'invitation d'entrer seule avec vous dans la maison où vous m'avez menée. Vous savez tout maintenant, monsieur ; mais je vous prie de ne pas me juger trop sévèrement. J'ai été sage toute ma vie : il y a un mois mon front n'avait à rougir d'aucune faute ; et les larmes cruelles que je verse chaque jour me serviront à effacer ma tache auprès de Dieu. J'ai reçu une éducation soignée ; mais l'amour et le défaut d'expérience m'ont précipitée dans le gouffre. Je suis entre vos mains, et je ne sens pas que je doive jamais me repentir de m'y être mise. »

J'avais besoin de tout ce qu'elle venait de me dire pour me confirmer dans l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je lui dis cruellement que Steffani l'avait séduite et trompée avec préméditation ; qu'elle ne devait se le rappeler que pour tirer vengeance de sa perfidie. Ces mots la firent frissonner : elle cacha son beau visage dans ses mains.

Arrivés chez la veuve, je l'établis dans une jolie chambre et je lui ordonnai un petit souper, recommandant à la bonne femme d'avoir pour elle toutes les attentions et de ne la laisser manquer de rien. Un instant après, je pris affectueusement congé d'elle en lui promettant de la revoir le lendemain matin.

En quittant cette intéressante infortunée, je me rendis chez Steffani. J'appris d'un des gondoliers de sa mère qu'il était revenu à Venise il y avait trois jours, mais que vingt-quatre heures après il en était reparti tout seul et que personne ne savait où il était allé, pas même sa propre mère. Le même soir, me trouvant au théâtre à côté d'un abbé bolonais, je m'informai de la famille de ma malheureuse protégée ; et comme il se trouvait que cet abbé la connaissait particulièrement, j'en appris tout ce qu'il m'importait d'en savoir ; entre autres, que la jeune comtesse avait un frère officier au

service du pape.

Le lendemain de grand matin, je me rendis chez elle. Elle dormait encore. La veuve me dit qu'elle avait assez bien soupé sans lui dire un mot, et qu'aussitôt après elle s'était enfermée. Dès qu'elle se fit entendre, j'entrai ; et, coupant court à toutes ses excuses, je lui communiquai ce que j'avais appris.

Ses traits portaient l'empreinte d'une profonde tristesse, mais du reste son teint était légèrement coloré et elle avait l'air plus calme.

« Il n'est pas vraisemblable, me dit-elle, que Steffani soit reparti sans retourner à C. »

Trouvant cette réflexion très naturelle dans sa situation, je m'empresse de lui offrir de me rendre de suite chez elle pour m'assurer de la vérité et revenir la chercher sans retard si ses pressentiments étaient fondés. Ensuite, avant de lui donner le temps de me répondre, je lui conte tout ce que j'avais appris de son honorable famille, ce qui lui causa une extrême joie.

— Je ne m'oppose point, me dit-elle, que vous alliez à C., et je reconnais toute la générosité de votre offre ; mais daignez encore suspendre l'exécution de ce projet. J'ai quelque espérance que Steffani reviendra, je pourrai alors prendre un parti à tête reposée.

— Je trouve, lui dis-je, votre observation très raisonnable. Voulez-vous me permettre de déjeuner avec vous ?

— Avez-vous le droit de vous attendre à un refus ?

— Je serais au désespoir de vous gêner. À quoi passez-vous vos journées à la maison ?

— J'aime beaucoup la lecture et la musique ; et le clavecin faisait mes délices.

Je la quittai après le déjeuner, et le soir je revins la voir avec un panier plein de bons livres, de musique et un bon clavecin. Cette attention la rendit confuse, mais j'augmentai sa surprise quand je tirai de ma poche trois paires de pantoufles. La rougeur lui monta au visage en me remerciant avec une sensibilité inexprimable. Ayant fait, pour sa condition, une longue marche à pied, ses souliers devaient être

usés et ses pieds très sensibles : elle dut donc trouver mon attention délicate. Comme je n'avais sur elle aucun dessein offensant, je jouissais de sa reconnaissance et de l'idée que mes soins pouvaient lui donner de ma délicatesse. Je n'avais d'autre but que celui de rassurer son cœur et d'effacer en elle la mauvaise impression que l'indigne Steffani avait dû lui donner des hommes. Je n'avais pas la moindre idée de lui inspirer de l'amour, et j'étais loin de penser que je pusse devenir amoureux d'elle. Elle était malheureuse, et ce titre sacré à mes yeux lui méritait d'autant plus de ma part l'intérêt le plus loyal que, sans me connaître elle m'avait accordé toute sa confiance. Je n'aurais pu, dans sa situation, la supposer susceptible d'une nouvelle affection, et j'aurais eu horreur de la séduire d'aucune manière.

Je ne restai avec elle qu'un quart d'heure, et je la quittai pour lui ôter l'embarras que ma présence pouvait lui causer en ce moment, d'autant qu'elle ne savait de quelles expressions se servir pour m'exprimer sa reconnaissance.

Je me voyais engagé dans une affaire délicate dont je ne prévoyais point l'issue ; mais cela ne refroidissait pas mon zèle, et, ne me trouvant point embarrassé pour l'entretenir, je n'en désirais pas la fin. Cette rencontre singulière, qui m'offrait l'inappréciable avantage de me reconnaître des inclinations généreuses plus fortes que mes penchants au plaisir, me flattait au-delà de toute expression. Je faisais une grande expérience sur moi-même, et, sachant que j'avais besoin de m'étudier, je m'y livrais avec abondance.

Le troisième jour, se confondant encore en remerciements que je m'efforçais en vain d'arrêter, elle me dit qu'elle ne concevait pas comment je lui montrais tant d'intérêt, la facilité avec laquelle elle m'avait suivi dans une boutique n'ayant pas dû me donner une grande opinion d'elle. Mais, lui ayant répondu que je ne comprenais pas non plus comment, avec un masque sur la figure, j'avais pu lui inspirer assez de confiance dans ma vertu, mon costume devant annoncer tout le contraire, elle sourit.

« Moi, madame, il me fut facile de deviner la beauté malheureuse en voyant votre jeunesse, la noblesse de vos

traits et surtout votre candeur. Le caractère de vérité dont vos premières paroles furent empreintes ne me laissa aucun doute que vous ne fussiez victime du plus naturel de tous les sentiments, et que l'honneur seul ne vous eût forcée à fuir le toit paternel. Votre faute fut celle d'un cœur séduit sur lequel la raison ne saurait exercer son empire, et votre fuite, effet d'une âme noble qui crie réparation ou vengeance, vous justifie pleinement. Votre indigne séducteur doit expier son crime en perdant la vie, et non en recevoir la récompense en vous épousant ; car il n'est pas fait pour vous posséder après s'être avili par l'action la plus déshonorante.

— Tout ce que vous dites est vrai. J'ai un frère qui, je l'espère, me vengera.

— Vous vous trompez si vous croyez que Steffani se battra ; c'est un lâche qui n'est pas en état de s'exposer à une mort honorable.

Comme j'achevais ces mots, elle met la main dans sa poche, et après avoir réfléchi quelques instants, elle en retira un stylet de six pouces et le mit sur la table.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est une arme sur laquelle j'ai compté jusqu'à ce moment pour m'en servir contre moi-même, si je ne parvenais pas à effacer ma faute. Vous venez de m'éclairer. Emportez, je vous prie, ce poignard, qui me devient inutile. Je compte sur votre amitié et je sens en moi-même que je vous devrai l'honneur et la vie.

Je fus frappé de ce qu'elle venait de me dire, et je sentis que ses mots et ses regards avaient trouvé le chemin de mon cœur autrement que par une généreuse compassion. Je pris le stylet et je la quittai avec un trouble qui m'annonçait la faiblesse d'un héroïsme dont j'étais bien près de me moquer, tant je commençais à le trouver ridicule : j'eus cependant la force d'être un demi-Caton jusqu'au septième jour.

Il faut que je dise comment je sentis naître dans mon esprit un soupçon sur le compte de cette jeune personne. Ce soupçon pesait sur mon cœur ; car, s'il avait été vrai j'aurais été dupe et cette idée était humiliante. Elle m'avait dit qu'elle était musicienne, je lui avais procuré le même jour un



clavecin et de la musique, et pourtant depuis trois jours que l'instrument était à sa disposition, elle ne l'avait pas encore ouvert ; ce que la vieille m'avait assuré. Il me semblait cependant qu'elle aurait dû me remercier de mes attentions en me donnant un échantillon de ses talents. M'en aurait-elle imposé ? Cela l'aurait perdue dans mon esprit. Voulant éviter de porter un jugement téméraire, je me tins sur mes gardes, décidé à profiter du premier moment favorable pour éclaircir mes doutes.

J'allai la voir le lendemain après dîner, contre mon ordinaire, résolu d'amener ce moment d'une manière quelconque. Je la surpris assise devant un miroir, prêtant sa tête à la veuve qui mettait en ordre la plus belle chevelure blonde qu'il soit possible de voir. Je lui fis mes excuses sur mon apparition inattendue, et, de son côté, s'étant excusée de ce que je la trouvais en désordre, elle continua. C'était la première fois que je voyais toute sa figure, son cou et la moitié de ses bras arrondis par les grâces. Je me tais et je contemple. Je loue par hasard l'odeur de la pommade, et la vieille saisit cet instant pour lui dire qu'elle avait dépensé en peignes, poudre et pommade les trois livres qu'elle lui avait données. Je me rappelle alors qu'elle m'avait dit le premier jour qu'elle était partie de C. avec dix paoli. Je me sentis monter le feu au visage de confusion, car j'aurais dû y penser.

Dès que la veuve eut fini, elle sortit pour nous aller faire du café. Je prends une bague sur sa toilette et je vois un portrait qui lui ressemblait parfaitement ; mais je me mets à rire du caprice qu'elle a eu de se faire peindre en homme avec des cheveux noirs.

« Vous vous trompez, me dit-elle, c'est le portrait de mon frère. Il a deux ans de plus que moi et il est maintenant officier au service du Saint-Père, comme je vous l'ai dit. »

Je lui demande la permission de lui mettre la bague, elle m'allonge le doigt, et, voulant ensuite par forme de galanterie lui baiser la main, elle la retira en rougissant. Craignant qu'elle ne se trouvât offensée, je m'empressai de l'assurer de mon respect :

« Ah ! monsieur, me dit-elle, dans la situation où je me trouve, je dois bien plus penser à me défendre de moi-même que de vous. »

Le compliment me parut si fin et si flatteur pour moi, que je crus devoir le laisser tomber ; mais elle put lire dans mes yeux qu'elle ne pourrait jamais avoir à mon égard de vains désirs ni craindre de me trouver ingrat. Cependant cette entrevue fit tellement croître mon amour, que je ne sus plus comment le dissimuler.

Bientôt, prenant occasion de me remercier des livres que je lui avais choisis, ayant deviné son goût, car elle n'aimait pas les romans, elle me dit :

« Je vous dois bien des excuses, sachant que vous aimez la musique, de ne vous avoir pas encore chanté un air comme je le sais. »

Je respirai à ces mots ; et, sans attendre ma réponse, elle se mit au clavecin et exécuta plusieurs morceaux avec une facilité, une précision et une expression que rien ne saurait rendre. J'étais en extase. Je la suppliai de vouloir bien chanter un air, et après s'être un peu fait prier, elle prit un des cahiers que je lui avais apportés, et à prima vista elle chanta avec accompagnement d'une manière à m'enlever. Je la suppliai alors de me donner sa main à baiser : elle n'en fit rien mais elle ne m'opposa pas de résistance quand je la lui pris, et malgré le feu que j'éprouvai, j'eus la modération de ne la baiser qu'avec une tendresse mêlée d'admiration et de respect.

Je la quittai enfin, épris, amoureux et presque décidé à me déclarer. La contrainte devient sottise quand on vient à connaître que l'objet qu'on adore partage nos sentiments. Je n'avais pas encore acquis cette conviction.

Toute la ville parlait de la disparition de Steffani, mais je n'en disais rien à ma belle comtesse. On s'accordait généralement à dire que sa mère avait refusé de payer ses dettes, et qu'il s'était enfui pour n'être pas poursuivi par ses créanciers. La chose était vraisemblable. Mais, qu'il revînt ou qu'il ne revînt pas, je ne pouvais me résigner à la perte du trésor que j'avais entre les mains. Ne sachant cependant ni